Deuxième Année. — N° 38 Le Numéro : 0 fr. 52 Jeudi 29 Août 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an
5 fr. pour six mois

Directrice : Colette REYNAUD ☆ Rédactrice en Chef : Louise BODIN
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an
6 fr. pour six mois

SOMMAIRE

Quelques Femmes ..... Louise Bodin
La Nouvelle Affaire..... Georges Yvetot
Pour les enfants qui ne prient pas..... Noel-E. Garnier
Notes d'une villageoise..... Germaine Degrond
L'Ombre éternelle ..... Germain Dorré
Paroles d'un combattant..... Marcel Fourier
Libres Propos ..... Marianne
Une victoire socialiste ..... Fernand Morelle
Le triomphe du Nationalisme..... R. S.
La Voix des Jeunes Hommes..... L. B.

Quelques Femmes

La guerre est d'origine humaine et c'est une entreprise essentiellement masculine. Lorsque les hommes ont inventé des histoires de femmes pour justifier ou expliquer leurs guerres ils ont « bourré les crânes » tout comme ils bourrent avec des histoires de fausses dépêches ou d'avions qui survolent des villes. Les guerres modernes sont le résultat d'une politique qu'on ne flétrira jamais trop sévèrement. Pendant quarante ou cinquante ans on joue avec le feu, on se promène en Europe et dans quelques autres continents avec une torche allumée, comme disait Jaurès — on jette de l'huile sur tous les foyers et on s'étonne que l'incendie éclate. Les femmes n'ont point eu de part dans cette politique qui date, mettons pour ne pas faire de personnalités dangereuses, qu'elle date de Bonaparte devenu Napoléon, lequel n'était pas féministe. On ne consulte pas les femmes. Elles sont absentes dans les conseils des têtes couronnées et ministres d'Etat qui précèdent les déclarations de guerre et jamais plus qu'à ces moments-là, n'apparait le mépris, l'absolu mépris de l'homme pour les souffrances féminines, qu'elles soient maternelles, conjugales, fraternelles ou amoureuses.

Mais, je sais bien, il y a les reines, il y a les impératrices. Celles-là ont une influence considérable sur les rois et sur les empereurs — surtout quand les évènements tournent mal. Croyez bien que si, dans le paradis terrestre, c'était le serpent qui avait eu raison — après tout, pourquoi pas — jamais Adam n'aurait songé à dire « C'est la faute à Eve, si j'ai mangé la pomme ». Il aurait plutôt dit : « Hein, sans moi ... ! »

Louis XVI, Napoléon III, et le tzar se tirent posthumement du pétrin, si j'ose m'exprimer ainsi, dans lequel ils ont précipité leurs peuples en geignant : « C'est la faute à Eve-Marie-Antoinette, à Eve-Eugénie, à Eve-Alexandra ! »

« Que voulez-vous, disent pour eux tous les historiens académiques toujours prêts à s'attendrir sur les monarques, moi je n'étais qu'un pauvre homme, un imbécile, un idiot; c'est elle qui est la tentatrice, la bête, la guenon du pays du nord, alors je n'ai pas pu lui résister. Elle voulait sa guerre, alors je la lui ai donnée, mais c'est sa guerre, ce n'est pas la mienne ! »

Et c'est vraiment bien commode, si ça n'est pas très viril, pour expliquer sa propre faiblesse, et ses lâchetés et ses trahisons.

J'ai souvent pensé au sort de ces adolescentes qu'on envoie sans consulter ni leur cœur ni leurs sens dans des cours étrangères, corrompues comme toutes les cours, pour y devenir les épouses de souverains qui sont des brutes, des noceurs ou des dégénérés et que la pratique de la toute-puissance encourage à toutes les fantaisies des mœurs. J'ai souvent pensé à leur isolement, à leurs détresses dans cet exil où elles restent l'Etrangère, l'Autrichienne, l'Allemande, *— et où elles sont précipitées dans toutes les tentations du luxe, du plaisir et de la débauche. Et lorsque la grande épreuve arrive, on leur demande de retrouver en elles des noblesses, et des vertus et des désintéressements déjà bien difficiles à exercer sans fléchir aux heures difficiles, lorsque toute sa vie on s'est efforcée d'être noble, vertueux ou désintéressé. Et elles voient déferler autour d'elles toute la fureur des haines populaires auxquelles il faut un bouc émissaire, comme il leur faut un traître.*

Ici même, dans notre dernier numéro de la Voix des Femmes *nous avons publié quelques réflexions de Mlle Gatti de Gamond. Elle se demande et demande quel peut être l'état d'âme d'une jeune femme à laquelle on inflige une patrie nouvelle en même*

temps qu'un mari, quels peuvent être ses troubles et ses égarements de conscience — et aussi son scepticisme quant à l'idée de patrie.

Je n'ai pas l'intention de justifier ou de défendre l'Impératrice de Russie. Nous sommes trop mal informés de tout ce qui s'est passé en Russie, non seulement depuis la guerre, mais aussi dans le quart de siècle qui l'a précédée. Si tout ce qu'on a raconté est vrai, si cette femme a vécu comme une bête traquée, tremblant pour ses enfants, atteinte sauvagement dans la virilité de son fils, atteinte plus secrètement dans un amour secret, il n'est pas étonnant qu'elle soit devenue folle, et que dans son mysticisme hystérique, elle ait subi l'érotique domination du moine thaumaturge.

Malgré ses crimes, son malheur, sa déchéance m'inspirent de la pitié, et même une indulgence que je ne puis accorder à une femme qui, chez nous, vient de se révéler impératrice d'un royaume plus grand que celui de toutes les Russies, car le Royaume de la mode est international.

Mme Paquin n'a aucune circonstance atténuante. Elle n'a pas été « prise toute petite » c'est-à-dire que, dès l'enfance, elle n'a pas été intoxiquée par la religion de la dynastie, de la caste, de la classe, idoles anthropophages, elle n'a pas vécu la vie démoralisante et tragique d'une tzarine, mais elle n'a pas eu pour les ouvrières, considérées par elle comme ses inférieures et ses sujettes plus de pitié qu'une tzarine. Elle ne les a pas condamnées à la Sibérie, mais à la tuberculose, à la prostitution, à la misère physiologique, à la dégradation morale ; son luxe et sa puissance sont nourris de chair féminine. Française, et patriote — ah ! que ! — avec une férocité rageuse, elle a sifflé sa haine d'adolescentes françaises, et elle a eu le front d'accuser ses victimes d'être les instruments de l'étranger.

En Russie, Alexandra Féodorovna au moins était allemande !

Heureusement, pour nous reposer de ces âmes gangrenées ou sordides, pour nous transporter des bas-fonds sur les cimes, il y a d'autres âmes féminines que la guerre nous révèle et qui sont, dans notre universelle désespérance, notre grande raison d'espérer.

Femmes innocentes, comme tant d'autres femmes innocentes, elles sont les victimes de la guerre, les victimes de passions politiques déchaînées, de basses vengeances, de lâchetés serviles. Atteintes à travers l'homme dont elles portent le nom et partagent la vie, et qu'on veut perdre à tout prix, elles n'abandonnent rien de leur douceur et de leur générosité. En face du jésuitique bourreau, du vieillard pharisien qui ose les torturer dans leur vie la plus secrète, profanant des douleurs et piétinant des pardons sacrés, elles demeurent épouses dans le plus grand et dans le plus noble sens du mot. La main dans la main de l'époux, accusé de crimes qu'il n'a pas commis par le moyen de fautes qui ne regardent qu'elles, elles disent fièrement « ne le touchez pas » et par ce geste de christ féminin, marquent les juges jusqu'au jour du Jugement dernier.

De notre France qu'elle honora, j'envoie à Madame Malvy, dans son exil, le salut de la Voix des Femmes.

Louise BODIN.

La Nouvelle Affaire

Ainsi la classe ouvrière de France, dans ce qu'elle a de plus actif et de mieux organisé se refuse à accepter comme un acte de justice la condamnation de l'ex-ministre Malvy. Elle n'a pas tort.

Bien plus, elle proteste et manifeste catégoriquement sa sympathie au condamné. Elle fait ainsi acte de courageuse et spontanée gratitude.

Cela est un peu gênant pour l'ordinaire et quotidien bourrage des crânes auquel s'applique toujours cette servile grande presse, toute dévouée au Pouvoir, quel qu'il soit !

Que d'éloges eût reçue de cette *presse à tout faire* notre C. G. T. si elle eût consenti à rester inerte en de telles circonstances. Mais elle a osé avoir une opinion !

Aussitôt que furent connues ses protestations, la C. G. T. n'était plus rien que ce qu'il était convenu qu'elle soit avant la guerre : un ramassis d'apaches, vendus au kaiser pour l'Extérieur et de voyous vendus à Caillaux pour l'Intérieur. Et allez donc !... Cela nous rappelle un peu le bon temps où le même peuple acclamait Zola, Jaurès, et... Clémenceau !...

Cela rappelle un peu l'Affaire, la fameuse Affaire. Seulement celle-ci, l'Affaire Malvy, se passe en temps de guerre et, au nom de l'Union Sacrée, tous les Tartuffes du Patriotisme essaient par des simagrées habiles de donner le change... Les doux agneaux bêlent la paix... intérieure !...

Voici d'ailleurs, quelques échantillons qui montreront mieux que tout ce que je pourrais dire l'immonde hypocrisie de ces gens-là...

Tandis que, dans le même numéro de l'organe de défense de la Couronne, Léon Daudet, fort-en-gueule, lance ses défis orduriers, Charles Maurras jette sur le feu son huile de la Sainte-Ampoule :

« Quant à nous, dit-il, partisans d'une rigoureuse justice de guerre nous serons les premiers à donner l'exemple de la modération.

« Quel que soit le sentiment sur les faveurs dont le condamné a été l'objet, nous estimons injuste et dangereuse toute entreprise d'agitation contre l'arrêt ou contre la manière de l'appliquer. L'exemple de la discipline civique doit venir des patriotes en première ligne Mais si les citoyens étaient mis dans la nécessité de prêter main-forte à la loi, il faudrait être là. Et ce serait le signe d'une extrême faiblesse, et fort dangereuse, que de rester silencieux, pendant que l'ennemi public ne se fait pas faute de protester ni de crier. »

Peut-on trouver plus jésuistique provocation ?

Ne reconnait-on pas en de telles lignes l'instigateur farouche et sournois capable d'armer le bras d'un fou pour supprimer un être d'élite comme Jaurès, ou de fomenter, bien à l'abri, une émeute sanglante contre les fils de la Révolution ?.... Mais qui sème récolte.

Pour d'autres feuilles d'abrutissement public comme la *Libre Parole*, qui tient à sa réputation, les ouvriers indignés de la C. G. T. redeviennent « des bluffeurs qui poignardent la France dans le dos, afin de rendre à jamais le Peuple français esclave de la tyrannie allemande ».

J'en pourrais citer d'autres, mais à quoi bon ? N'est-on pas encore fixé sur l'Union Sacrée ?

Le haut jugement de basse-cour ne peut paraitre à nos yeux qu'un acte d'inconsciente sénilité politique. On ne pouvait rien attendre de mieux de ce Sénat qui se prétend républicain.

Si ce jugement n'avait eu d'autre conséquence que de frapper un politicien quelconque, la classe ouvrière eût pu rester indifférente. Elle se souvient qu'on ne s'est pas trop ému dans certain monde politique au moment où un Clemenceau, un Bar-

thou et d'autres encore firent emprisonner des militants syndicalistes après avoir fait charger à coups de sabre des femmes et des enfants sur différents points du territoire français.

« Ça c'est des choses qu'on n'oublie pas ! »

La classe ouvrière revient ainsi sur son terrain de défense contre l'oppression. A la rigueur, — (si ce n'était la gravité des circonstances) nous nous réjouirions qu'il en soit ainsi.

Toutefois, ce qui est incontestable, c'est qu'il y a toujours un avantage social dans une injustice ou une iniquité : les divisions intestines s'apaisent parmi les esclaves quand les maitres les frappent trop fort.

..... CENSURE .....

Georges YVETOT.

"La Mort passe La Vie demeure"

« Je m'incline devant l'ouragan
Je me redresse devant la guerre »

« Quand l'ouragan se fut calmé, les hommes sortirent de « leur abri et sous la conduite de quelques-uns, ils s'en allèrent « vers le rivage.

« Ils ramassèrent les épaves et, avec ce que l'eau et le feu « avaient épargné ils reconstruisirent leurs demeures.

« Puis ils cherchèrent leur nourriture. Alors, ils rencon- « trèrent celui qui ne s'était point caché. Malgré le vent et la « tempête, à travers le feu et les eaux il avait continué à vivre.

« Sa maison avait bien souffert, mais il avait tant veillé sur « elle que malgré de grandes blessures, elle était encore debout.

« Et dans la huche était encore du pain, qu'il distribua aux « affamés ».

Ainsi les hommes, devant la guerre. Qu'ils l'aient voulue ; qu'ils la fassent ; ou qu'ils la subissent.

La vague d'horreurs et de crimes déferle. Ceux qui l'ont voulue, que le silence soit sur eux ; d'autres se sont lancés contre elle, que notre respect les accompagne.

D'autres enfin subissent l'affreuse atmosphère de quatre années accomplies. Les uns, n'ont jamais eu d'autre rôle dans le monde que de subir le temps, quel qu'il soit. Ceux-là maintenant se terrent. Ce cercle où ils vivaient s'est rétréci ; les éléments ont disparu plus ou moins où ils avaient l'habitude de puiser leur raison de vivre. Les mercantis de tous calibres sont dans cette catégorie ; les plus malins d'entr'eux pratiquent l'usure sur ce qui reste entre leurs mains, de matière monnayable.

Nous avons eu un bel exemple de ce sinistre état d'esprit au printemps dernier.

Pour la première fois depuis quatre ans, le docte Salon français réunissant les deux sociétés des « Artistes Français » et de la « Nationale » conviait les visiteurs au Petit Palais.

J'y allais.

Promenade monotone et impression de « déjà vu mille fois », c'est tout ce dont je me souvienne avec, toutefois, « l'opportunisme » naïvement étalé dans la nomenclature des œuvres exposées.

Ce qui, il y a cinq ans, se fut appelé « l'enfant à la poupée » était intitulé « jeune refugiée » ; un corps d'adolescent était « Enfant de France ». Pour un peu les innombrables envois de fleurs eussent porté la mention « hommage a un soldat blessé ».

Je ne sais si ce procédé suppléant au génie et quelque peu étranger à l'art, a attiré de nombreux acheteurs ; car je ne suis pas retourné dans le docte salon.

Qu'importe ; laissons-là ces vieux terrains incultes.

La grande moisson de fleurs nouvelles, qui, fatalement un jour ou l'autre viendra éclore sur l'actuel charnier, saura bien les envahir.

D'autres encore « subissent » la guerre ; et c'est à ceux-là que je m'adresse ; car ceux-là ont tort de subir.

L'artiste, l'écrivain, le penseur ont un domaine en propre : ils ont l'Intelligence. Et il ne tient qu'à eux de le conserver intact et même de l'agrandir au milieu des plus grandes tourmentes.

Le Front, cette barrière idéale de chaque côté de laquelle luttent des forces immenses ; le Front, cette frontière mouvante qu'un flot envahisseur a porté bien avant sur notre sol de France et que les défenseurs n'abandoneront qu'au jour seulement où elle aura repris sa place ; ce front ne nous appartient pas ; ou plutôt, sa défense n'est pas à notre garde.

Mais nous avons un Front que nous devons tenir.

Chaque artiste à le sien, qu'il doit défendre contre l'ignorance, et souvent contre la bêtise ambiante.

L'artiste a une zone à lui qui s'agrandit à mesure que son œuvre grandit. France, Allemagne et tous les pays du monde, vousavez tous vos artistes, et, par là, vous avez chacun une force immense qu'il est permis de juger aussi puissante que la force de vos armées. Car c'est la vie même et la grandeur des races contre laquelle un jour, la guerre se déchaîna.

Or il semble que tous, nous sommes restés trop longtemps terrassés par le cataclysme.

Laissons mourir ce qui doit mourir : laissons disparaître ce qui végète ; mais soutenons ce qui doit vivre.

La pensée s'élève au-dessus de la guerre, s'il lui arrive de perdre pied, il est un temps où elle doit se ressaisir et ce temps est peut-être venu.

Après une grande lassitude arrive souvent un sursaut d'énergie et je saisis ici l'occasion de saluer le bel effort d'un groupe de jeunes artistes qui, à un moment de désarroi général, dans Paris bombardé la nuit ou le jour, ont conçu et réalisé un ensemble qu'ils ont appelé la « jeune peinture française ».

Paris déserté momentanément, sous la stupeur des bombardements à longue portée, les a laissés seuls au milieu de leurs toiles qui venaient d'être accrochées pour la première exposition. Ils ont tenu bon, et quand Paris calmé eut réintégré sa Ville ils ont ouvert leurs portes.

J'ai vu cette première exposition d'une simple et belle tenue. Parmi eux de jeunes talents très personnels déjà : Je citerai Eugène Corneau. Durey ainsi que Fournier. D'autres que nous connaissons déjà pour les avoir vus aux Indépendants. Enfin des peintres tels que Segonzac, Marchand, Luc, Albert Moreau, je cite

au hasard du souvenir, qui sont venus se joindre à leur camarades, bien qu'étant retenus par la guerre à laquelle certains ont payé une dure rançon.

L'artiste, s'il peut travailler isolément doit le faire ; ceci est une question de tempérament et de forces. Certains doivent se grouper s'ils en sentent la nécessité. Peu importe ; ici ou là. un foyer s'allume qui doit s'étendre avec l'effort.

Loin de moi l'idée de confondre un instant un groupement sérieux avec les essais nombreux qui ont existés, ces dernières années même, et qui, aussi bien en littérature qu'en musique et en peinture n'ont pour but très apparent qu'une occupation pour certains individus ou un désir de prendre des places laissées vides.

Quand un groupe s'organise, il est d'usage dans les alentours d'en parler beaucoup, d'en médire pas mal, et de critiquer le talent de tous ceux qui en font partie. J'emploie le mot « critiquer » pour ne pas être trop sévère.

Or, qu'attendez-vous donc, les autres, pour en faire autant ? La meilleure réplique à une action est une autre action. La lutte s'établit ensuite. Est-ce que la main critique les yeux ? et l'une comme les autres ne sont-ils pas également utiles à la tête ?

Dans un cataclysme comme celui qui ensanglante le monde actuellement, seule, la'ction à une valeur.

Agissons donc dans notre domaine, et préparons la journée nouvelle.

Que ceux qui reviendront de l'affreuse mêlée trouvent la maison debout et du pain dans la huche.

Notre revanche à nous, aura aussi son heure. Préparons-nous afin que nous soyons prêts à nous regarder dans les yeux d'un bout à l'autre de l'Europe quand les armes seront abaissées sur la Mort rassasiée.

Christine DALLIES

Pour les Enfants qui ne prient pas...

Le Dieu des chrétiens — celui de M Bazin, du général Cherfils et des jésuites — Lui-les-Dieux à la façon de Gustave Hervé — lui-les-fesses, comme le baptisa notre bon maître Georges Pioch, ce saint Jean-Baptiste des Ecritures socialistes — le Vieux-Bon-Dieu dites. quelles mères le peuvent-elle encore prier avec leurs enfants ?

Je me souviens : je m'agenouillais au pied de mon lit, je répétais les mots d'amour et ma Foi d'enfant ne trébuchait pas entre les bras maternels et la certitude fleurie de la prière ! « Notre père qui êtes au ciel... pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés — et délivrez-nous du mal ! Ainsi-soit-il ». Bénies soient aujourd'hui les mères en deuil qui *savent* encore cette prière et qui l'écoutent dans la voix de leurs enfants, comme une récompense céleste. Bénis soient-ils les petits devenus grands qui ont saigné et sont morts — peut-être — en entendant du fond de leur agonie la lointaine prière de leur enfance, les aidez à mourir, comme une main maternelle les berçait autrefois, avant le sommeil paisible des nuits.

Et pourquoi. maintenant, vouerai-je à ces Enfers qu'ils redoutent tous les chrétiens d'Action française... et tant d'autres, hélas !... dont la piété de porte-monnaie est inversement proportionnelle à l'abondance dorée de leur coffre ! Tous ceux qui ont enfourché les livres saints à la façon d'un cheval d'armes pour courir sus aux « hommes de bonne volonté » — et qui brandissent au-dessus de leurs têtes, la croix, les clous et le suaire ! Pourquoi ? Tandis que tant, s'enveloppant de silence, meurent pour Eux (et vivant aujourd'hui — je fus de ceux-là, Monsieur Daudet, je vous le répète) pourquoi tenterai-je de me faire entendre des pires sourds et de Monsieur Maurras lui-même !

Un poète de mes amis, parlant des oiseaux morts qui obscurcissent le soleil (les poëtes ont de ces images) écrit du ciel :

Qu'il les laisse tomber
Inutiles fardeaux des nues

Mes camarades de *La Voix des Femmes* n'endeuillons plus notre azur de polémiques intégrales ! — Laissons les tomber : la boue ne marque plus sur elles....

Tandis que j'en étais là de ces lignes, penchée sur mon épaule, une femme en qui la Pitié m'est présente pour toute la vie, m'a dit simplement : « Puisque ces prières sont périmées — les petits enfants ne prieront plus... » La cloche de sa voix sonnait comme dans un ciel, après l'orage — mais elle ajouta — étant la Pitié, l'Instinct et l'Expérience ensemble : « pourtant il faut que les enfants prient.... »

Elle signifiait ainsi sa pensée vivante à côté de ma pensée et je n'eus pas à la convier d'en développer devant moi, le lin pur où se fixerait la mienne, comme il est ordinaire en notre vie :

« L'heure de la prière, commence-t-elle ?

Quelle qu'elle soit, la prière est pour l'enfant une abstraction à ses occupations quotidiennes, la réalité du jeu et l'amusement du premier travail, le manger et le boire, avant le néant du sommeil où il ne s'aventure pas sans frayeur. Donnons-lui, à cette heure fixe — qui n'est souvent que de quelques minutes — le guide précis qui fixera son attention quotidienne, avec une inébranlable régularité, jusqu'au grand repos du sommeil — comme l'indispensable dispensateur de ce sommeil, de ce repos — et de leurs rêves.

Et lorsque s'harmoniseront en lui ses actes du jour — ses pensées — et les mots ailés de la prière coutumière, le sourire de ses nuits nous sera la certitude de son œuvre diurne — le mot n'est pas trop lourd ! »

Et c'est ainsi qu'Elle avait écrit cette prière des « enfants qui ne prient pas » selon Rome, Monsieur Bazin et Maurice Barrès, cette oraison vivante après Monseigneur Baudrillart !

« Petit Jésus qui dormez, réveillez-vous. Petit Jésus qui avez été battu et avez souffert, Petit Jésus qui êtes sur cette terre la Pitié et la Bonté, écoutez la faible voix d'un tout petit enfant.

Pitié, je vous appelle Petit Jésus parce que c'est un nom plus doux encore... Pitié je pense à tous mes petits amis que je ne connais pas, qui n'ont plus de papa pour leur conter de jolies histoires — Cette vilaine guerre a tué beaucoup de papas... N'est-ce pas petit Jésus qu'il n'y aura plus jamais de guerres.

Mon Petit Jesus je ne veux plus qu'il y ait, de sans papas pour les faire sauter sur leurs genoux, tant de petits orphelins. Je pense aussi, Pitié, aux petits enfants dont les mamans travaillent trop et n'ont plus assez de temps pour carresser leurs petites joues.

Petit Jésus je pense à tous les malheureux ; je les soulagerai chaque fois que je le pourrai, maintenant et surtout quand je serai grand.

Bonsoir, petit Jésus, papa et petite maman — (Madeleine Garnier) »

J'ajouterai « Ainsi-soit-il » parce que je suis un homme et qu'il en sera ainsi le jour où toutes les femmes et tous les

hommes le voudront — au fond de leur cœur.

N'en déplaise à quelques uns ce jour est proche !
Le soleil vient !

Noël-E. GARNIER

Notes d'une Villageoise

La guerre a ce résultat, par ses nécessités économiques, d'imposer à nos gouvernants, une foule de solutions teintées de socialisme. J'entends bien qu'il ne s'agit que d'un socialisme bourgeois très édulcoré par conséquent ; mais qui éveille néanmoins dans les masses cette idée que le socialisme n'est pas, comme on le disait, l'abomination de la désolation qu'au contraire c'est un remède à bien des maux puisqu'on y recourt dans la plus grande des calamités :

L'égalité dans la répartition du pain, du charbon et du sucre : on aurait traité d'utopiste, voire de fou, celui qui en aurait parlé avant 1915. et la réquisition de la flotte marchande pour le service de tous, et les taxes sur les denrées, qu'en pensent ces bons économistes de la libre concurrence, du laissez-faire ? Il a fallu quatre ans de malheurs pour arriver à ces mesures qui, quoique n'étant que de timides essais, ont amelioré la situation du plus grand nombre. - Pourquoi alors ne les étend-on pas ? Voilà : elles ont été adoptées à contre-cœur, elles constituent une propagande pratique du socialisme, et ont ouvert bien des cerveaux populaires à une conception de la société autre que celle qui existe. — Ils n'y avaient jamais pensé auparavant.

J'ai entendu avec autant de surprise que de satisfaction des femmes de mon village critiquer les formes bourgeoises du commerce, et souhaiter la suppression des intermédiaires, ces parasites. Quand je leur explique le fonctionnement des coopératives. elles me disent : « Pourquoi le Gouvernement n'en établit-il pas une générale ? Et je leur explique : « Le Gouvernement ? ce sont vos hommes qui le font quand ils votent. »

Alors, elles se rendent compte que la politique ne doit pas leur rester étrangère, et c'est ainsi que le féminisme nait dans leur esprit. Mais la gestion générale de l'Etat ne les intéresse pas au même degré que celle de leur commune. Là, elles sont intarissables quant aux critiques, et demain, .si les femmes sont appelées à l'électorat municipal, il y aura un changement radical dans les municipalités villageoises : A nous alors de leur faire connaître le rôle du Sénat en matière économique.

Germaine DEGROND.

L'Ombre Eternelle

Aux Femmes de France

Les victimes les plus poignantes de la guerre sont les aveugles. De l'aveu de tous. Les morts bien-aimés, les morts adorables qui forment la cendre ardente de nos souvenirs ont le privilège d'une franche destinée. Retardée ou non, la mort est l'épilogue communément assigné, le baisser de rideau plus ou moins attendu sur la scène grave de la vie. Mais la mort des yeux seuls, la vie drapée de nuit, cette vie endeuillée qui semble une étape lointaine vers un tombeau qui se dérobe, la vie des aveugles, hors des éblouissements solaires, de la bigarrure des choses et des formes harmonieuses, constitue une surhumaine expiation : Hideuse barbarie de la guerre qui la condamne d'un irrémédiable verdict.

« Plutôt mourrir ! » ont dit et diront encore les privilégiés qui voient, ceux qui n'ont pas connu la mutilation affreuse. Quand même, les aveugles se cramponnent à la vie avec, au fond de l'âme. le mystérieux espoir de voir poindre quelque jour la magique aurore.

Elle est malheureusement trop nombreuse, la pleïade de ces martyrs magnifiques. Lorsqu'après la guerre, ces hommes, au destin mauvais, auront rejoint les cercles familiaux, ou, pour les solitaires, les mornes foyers collectifs érigés par l'initiative officielle, nous les verrons dans l'arène de la vie, chercher leur route difficile, et tendre leurs mains tremblantes vers d'autres mains amies.

J'imagine la chose. Elle s'étale en mon cœur, comme une fresque douloureuse, qui n'a même pas la grandeur sombre d'un souvenir d'épopée. J'évoque ces détresses futures et je suis pas à pas la marche inquiète des aveugles, qui à travers la mêlée sociale, se parera d'une étrange solennité.

Après tant de souffrances, tant de renoncements au seuil des agonies, il est d'une cruauté atroce de ne plus connaître le bonheur intégral de vivre. Irrésistiblement, je songe à cette pièce de Georges Clemenceau, âpre. implacable, où passe un souffle tragique d'amertume : « Le Voile du Bonheur », à ce mandarin qui préférait perdre la vue une deuxième fois, garder devant ses yeux l'écran d'ombre qui masquait toutes les tares et toutes les trahisons plutôt que de connaître la vérité dans la souffrance. Certes, il est des heures dramatiques, où s'impose la nécessité de ne pas voir, de ne pas vouloir voir. Certes, il est d'une écrasante vérité, que le spectacle des infortunes humaines, à certaines heures, a besoin d'être masqué par le voile d'ignorance et d'oubli.

Soit. Mais malgré tout, la lumière est la chose incomparable, la plus belle qui soit. Voir pour *savoir*, c'est vouloir plus de justice et de vérité, avoir sa part de souffrance, c'est dans un sens, avoir sa part de bonheur aussi. Voir au grand jour, voir souffrir, voir mourir, voir autour de soi, toutes les laideurs, mais aussi toutes les beautés vivantes. s'énivrer de la splendeur des décors, des plaines, des ciels, des horizons vastes, voir ce que nous révèle le soleil, ce prestigieux metteur en scène, cela c'est la vie, intense, prodigieuse. Qu'importe, alors pour l'aveugle les difformités, les inharmonies, les extériorisations décevantes, si a côté peut surgir la chose aux contours familiers, la présence d'un être aimé dans les yeux duquel, puisse épier l'inquiétude, le rire et la pensée. Qu'importe la souffrance pour lui, s'il possède la liberté d'aller, de venir, d'ouvrir passionnément ses yeux à la lumière, dans le rayonnement triomphal des midis d'or et des crépuscules. O vous les aveugles, votre malheur est immense, vous avez tout perdu peut-être, mais il vous reste une lueur qui, dans sa douceur radieuse, donnera l'étincelle divine à l'ombre qui nous environne dans sa cape éternelle.

Pour pallier l'infortune des yeux, il ne peut être que les nobles satisfactions de la vie intérieure. N'y a-t-il pas de beauté secrète plus adorable que l'amour, cette chaîne immatérielle embaumée des roses d'un éternel été. Et c'est là. ô Femmes de France, que nous reconnaîtrons la souveraineté grandiose de votre cœur. O vous qui rêviez, en vos jeunesses grises, aux heures stériles des agenouillements monastiques, vous qui craigniez d'enfouir une impossible douleur, à la lueur médiavale d'un vitrail, vous qui cherchiez l'amour, avec sa sécurité profonde, sa

vérité, votre peur des déceptions qui consument, vous, femmes dédaigneuses, qui attendez Celui qui ne vient pas, l'homme, le prince, prometteur paré des plus beaux mensonges, je songe à vous, avec la foi d'une âme qui croit aux sublimes attirances des êtres. Je songe à vous, à l'héroïsme unique, qui repose sur l'autel ardent de votre cœur. Je songe à vous, parce que je songe à Eux, je vois en vous les nouvelles Antigones, qui conduiront aux mairies tapissées ces martyrs dont le pas hésitant sera plus solennel encore dans la cadence nuptiale des cortèges. Grands gestes et heures émouvantes de l'avenir. Puisque les aveugles ont perdu la vie des yeux, gardez leur au moins la vie du cœur, puisqu'ils ont perdu la caresse des couleurs et des formes, gardez leur celle des mains et des lèvres, et l'enlacement berceur de la quiétude domestique.

Je ne m'adresse qu'aux vraies femmes. J'élimine les hypocrites, les marraines par annonces à trois francs la ligne, les snobinettes, les cabotines, les assoiffées de publicité, tout le troupeau fantomatique des impersonnelle et des serviles incapables d'agir pour une juste cause. La parole de méfiance de Brieux me revient à l'esprit impérieusement. « Méfiez-vous, a-t-il dit aux aveugles, de ces femmes qui cherchent à se singulariser dans des dévouements exceptionnels. Méfiez-vous de la coquetterie du caprice, de l'absence totale de sincérité ». On ne joue pas en effet avec la douleur comme on n'en pardonne pas le sacrilège. Les temps qui vont naître, seront baignés d'atmosphère vraie, de bonté lumineuse, agissante. Et c'est à vous, ô Femmes de France, que je m'adresse, pieusement, au lyrisme irrévélé de vos âmes où chanteront des tendresses supérieures.

Et vous guiderez vos pas, au rythme de ceux des aveugles, de ceux, que le plus inepte des destins, va faire vivre peut-être seuls dans une ombre éternelle. Mais aussi, vous les conduirez vers cette clarté rose, qui s'appelle l'amour, dans toute sa pureté attendrie.

..

Germain **DORRE**.

Libres propos de Marianne

Mme Paquin, couturière patronne, exploiteuse de femmes et de jeunes filles, a témoigné devant la Haute-Cour. Elle a, comme tout témoin juré de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Or, loin d'être fidèle à son serment, Mme Paquin a menti, copieusement menti.

Le montant des salaires de ses ouvrières ne correspond nullement à la réalité..

Les délégués des maisons de couture ont très bien fait de protester, en une assemblée dernière, contre les mensonges de la patronne.

On a pu trouver excessivement modique le chiffre des salaires donné par Mme Paquin et, pourtant, il est encore au-dessus du chiffre exact.

En réalité voici ce que touchaient très exactement les ouvrières par journées de travail :

Apprenties : 0 fr. 50 ;

Petites mains : de 1 fr. 50 à 2 francs ;

Secondes mains : de 2 fr 50 à 3 fr. 50 ;

Premières mains : de 3 fr. 50 à 5 francs.

On se rappelle les chiffres donnés par la patronne. Premier quadruple mensonge de Mme Paquin.

En ce qui concerne la grève qui éclata, au printemps de 1917 parmi les midinettes, ce n'est pas pour les motifs donnés par Mme Paquin mais simplement parce que la fermeture des ateliers les samedis après-midi diminuait encore ces insuffisants salaires.

Il y a bien d'autres mensonges encore proférés par la dame décorée de la Légion d'honneur, mais il ne m'appartient pas de les discuter ici.

Pourtant je veux me joindre aux protestataires de la corporation de la couture pour inviter toutes les « premières mains » de la maison Paquin à demander un rappel de salaires depuis août 1917 sur la base de 9 francs par jour. Cela correspondra exactement à l'échelle des salaires donnés devant la Haute-Cour par leur éminente patronne....

Mme Paquin est coutumière du mensonge et des cachotteries.

N'avait-on pas un jour obligé une petite fille à se cacher dans une armoire pour échapper aux investigations d'un inspecteur du travail ?

Que d'autres histoires encore, si l'on voulait aller jusqu'au bout... Mais passons. ?

Mme Paquin, couturière, peut habiller bien. Mais elle ne réussira pas à habiller la Vérité, qui se passera toujours de la mode et restera quand même, malgré le talent et le mensonge, belle et nue !

MARIANNE,

Paroles d'un combattant

Quand il m'arrive de fouiller dans mon cœur, dans cet amoncellement d'idées neuves que la guerre y a implantées, il me semble découvrir tout un moi nouveau, si différent de ce qu'il était autrefois, que je me demande encore si c'est bien le même être qui pense et qui juge.

Trois ans j'ai été emporté dans le tourbillon de la guerre et mes yeux se sont ouverts malgré moi.

J'ai partagé leurs luttes et leurs souffrances en même temps que leur pain. Avec eux j'ai combattu, avec eux j'ai tué, j'ai dépouillé une à une les vieilles idées qu'une patiente éducation bourgeoise avait élevées en moi à la hauteur d'un culte. Il me semble que je suis en marche vers un monde nouveau.

Et combien sommes-nous à murir une évolution semblable ! Je ne suis qu'un homme comme les autres, et d'autres ont vécu comme j'ai vécu, qui ont peut-être souffert beaucoup plus que moi de leurs corps et de leurs âmes.

Il y a déjà si longtemps que nous nous sommes éloignés de la vie civilisée, si longtemps que nous menons une existence de sauvages, que nous en avons pris peu à peu la mentalité comme nous en avons adopté les mœurs.

Nos corps se sont musclés et durcis ; nos sens se sont aiguisés, nos instincts de fauves se sont réveillés et une âme primitive nous a gagnés. Seulement en plus il nous est resté malgré nous tous les préjugés d'une vieille morale de temps civilisés, auxquels nous sommes attachés comme à de vieux vêtements et qui cadrent mal avec notre genre de vie, car pour vivre ici, il faut voler, il faut tuer. Et nous aurons vu tomber tant des nôtres à nos côtés nous avons approché la mort de si près, que nous nous sommes attachés à la vie de toute notre volonté, et cepen-

dant nous la méprisons froidement. Nous avons tellement d'orgueil d'avoir sorti notre peau d'entre les balles et les obus, que nous nous croyons invulnérables à la mitraille, et pourtant nous savons que logiquement, implacablement nous serons fauchés à notre tour. Nous ne devrions plus rien attendre de l'avenir, et c'est vers lui que nous nous tournons sans cesse. De lui nous espérons tout, même la paix, et nous le craignons cependant, car au bout de nos rêves il y a le vide et le noir de la mort brutale, de cette mort de gibier traqué que nous savons là, toute proche, et que nous ne fuyons pas.

Pourtant quelle pauvre vie que la nôtre ! notre corps peine et souffre avant d'être meurtri et notre pensée s'alourdit et s'ankylose.

Nos amis les plus chers ont disparu dans la tourmente, et nous n'avons plus d'amis. Pour ceux qui nous entourent et qui vivent, nous n'avons que de la méfiance ; et à force de nous renfermer en nous-même, nous sommes devenus égoïstes, profondément. Les liens qui nous rattachent à la vie civilisée sont trop fragiles pour nous retenir à elle. Nous nous donnons tout entiers à notre existence de brutes et le fossé se creuse chaque jour plus profond, qui nous sépare des autres hommes.

Il nous faut pour rester à notre poste tout l'amour tenace que nous portons aux nôtres, à nos foyers, à notre patrie. Il nous faut surtout la haine implacable de la guerre, que nous voulons chasser à jamais de l'humanité par son horreur même, par tout son sang ; par si hideuse folie ;

Les hommes tombent ; d'autres vont prendre leur place. Et ceux-là qui arrivent ne sont point différents de ceux qui sont morts, c'est toujours la même âme qui les anime. Ils ne cherchent pas à se connaître plus ; ils savent que leurs pensées sont les mêmes, simples et rustres comme leur vie, et que ce sont toujours des frères qu'ils retrouveront. Comme ils sont loin de cet esprit de haine, de rage conquérante qu'on a voulu leur insuffler. Leurs yeux y voient clairs, plus clairs souvent que les yeux de ceux qui les dirigent de loin. Ce ne sont pas des mercenaires, qui se battent par amour du meurtre et du pillage. S'ils en arrivent là, parfois, c'est que leurs mauvais instincts s'allument à l'ivresse de la bataille et flambent, comme flambe un feu de paille. Pour eux, la guerre n'est pas une sublime épopée ; et la gloire c'est la gueuse infâme, qui sent le cadavre et la putréfaction. Et dans leur cœur d'hommes ils n'ont plus pour elles qu'une immense pitié.

Mais ils ont quelque chose à sauver.

Marcel FOURIER

Une Victoire Socialiste!

Le dernier Conseil National du Parti Socialiste a prouvé qu'une politique claire, hardie, énergique finit toujours par triompher.

Ce fut en effet une belle victoire pour les Minoritaires ! La Farce est jouée s'écrie le grand journal bourgeois *Le Temps*. Les imprécations sont violentes dans toute la presse réactionnaire et même dans une partie des journaux radicaux qui se sont voués corps et âme au vieillard qui dirige les destinées de la France.

Hurlez, tempêtez, cela ne fait rien. Vous savez bien que lorsque les chiens aboient la caravane des sages avance et passe quand même.

Le socialisme internationaliste, le seul, le vrai socialisme, celui qui a remporté en France un si grand succès, continue sa marche vers le but qu'il s'est nettement fixé, au Congrès d'Amsterdam d'août 1904.

La résolution du congrès d'Amsterdam est claire et ferme. Elle doit être suivie sous peine de s'embourgeoiser et de nier le socialisme.

Nous en rappelons la fin pour ceux qui ne s'en souviendraient plus !

« Le Congrès compte que les représentants du Parti dans les Parlements se serviront de leur puissance accrue tant par leur nombre augmenté que par l'accroissement considérable de la masse d'électeurs qui les suivent pour persévérer dans leur propagande sur le but final du socialisme et conformément à notre programme, pour défendre de la façon la plus résolue les intérêts de la classe ouvrière, l'extension et la consolidation des libertés politiques, pour revendiquer l'égalité des droits pour tous, pour continuer avec plus d'énergie que jamais la lutte contre le militarisme, contre la politique coloniale impérialiste, contre toute espèce d'injustice, d'asservissement et d'exploitation et finalement, s'employer énergiquement à perfectionner la législation sociale et à rendre possible à la classe ouvrière l'accomplissement de sa mission politique et civilisatrice. »

Cette résolution est celle dont doivent s'inspirer toutes les sections de l'Internationale, celle qu'elles doivent s'efforcer de mettre en application, celles qu'elles doivent réaliser.

Pour arriver à la faire entrer dans le domaine pratique, il est indispensable de n'être lié à aucun parti bourgeois. Ces derniers ont en effet tous intérêt à voir se maintenir l'état de chose actuel qui permet leur épanouissement total.

Des alliances momentanées pour apporter remèdes à certains scandales de politique intérieure sont souhaitables, mais elles ne doivent en aucune sorte annihiler les facultés d'indépendance et de révolte qui constituent en quelque sorte l'apanage du vrai socialiste.

Le socialiste doit rester internationaliste, et être partisan de la lutte des classes. Qu'on le veuille ou non cette lutte existe, elle ne peut pas être niée, Gustave Hervé même collaborant avec Albert Thomas, ne pourrait avec une baguette magique, ou des formules de « paix sociale » chères à Aristide Briand, la faire disparaître.

Elle a existé de tout temps... Elle ne disparaîtra que lorsque la Société aura changé ses mœurs, ce que vous ne verrez peut-être jamais ni vous, ni moi !...

La société se compose de 2 catégories d'individus, les tondeurs et les tondus.

Lorsque les tondus auront compris la nécessité de l'Union tout ira bien... Mais d'ici là !...

Le socialisme qui a triomphé au Conseil National est le socialisme lutte de classes, et c'est heureux de songer qu'enfin, après quatre ans de guerre et de réflexion, la direction du Parti revient à ceux qui sont restés fidèles à la charte d'Amsterdam.

Les problèmes apportés par la guerre, ont été envisagés sous le jour socialiste.

Tout en étant fermement attaché à la Défense Nationale, le parti socialiste(je dis le parti socialiste puisque c'est la Majorité qui dirige) estime qu'il est grand temps de se pencher sur le problème de la paix.

Il estime que les buts de guerre doivent être revisés dans tous les pays de l'Entente conformément à ceux qu'a fait connaître au monde, l'an dernier le Président Wilson ! C'est là une demande très sage, car comme l'a dit Mayéras lors du vote sur le recensement de la classe 1920 « nous ne sommes pas assez sûrs que la France poursuive la guerre uniquement pour se défendre et non pour conquérir à l'Italie et à l'Angleterre des territoires auxquels l'Angleterre et l'Italie n'ont aucun droit. »

Il prétend également que la France et les Alliés n'ont pas à intervenir en Russie tant que le gouvernement de nos amis socia-

listes de la Grande République Slave n'aura pas sollicité eux-mêmes l'intervention. C'est une politique sage et qui prépare un avenir heureux.

Nous espérons que les anciens Minoritaires devenus Majoritaires ne se laisseront pas griser par le succès et qu'ils conserveront au « pouvoir » les mêmes qualités d'énergie qu'ils avaient dans l'opposition.

Il y aura alors de beaux jours pour le socialisme.

Fernand MORELLE.

Le Triomphe du Nationalisme

En 1911, il y avait 217.622 étrangers nés en France, et en France 942.213 étrangers nés hors de France, soit au total : 1.159.835.

Dans ce nombre il avait : 419.234 Italiens ; 287.126 Belges ; 105.760 Espagnols ; 12.271 Allemands ; 73.422 Suisses ; 40.378 Anglais.

La densité de la population dans ces divers pays est de :

Italie 121 ; Belgique 252 ; Espagne 39 ; Allemagne 120 ; Suisse 91 ; Angleterre 239 ; France 74.

Maintenant que nous sommes en guerre depuis 4 ans nos farouches nationalistes ont lieu d'être dans la désolation ; si vous vous promenez à Marseille, vous rencontrez à chaque pas toutes les races, jaunes, noires, blanches, je crois même que l'on trouverait quelques exemplaires de la race rouge.

En plus des races différentes, il y a des nationaux de tous pays, Italiens, Slaves, Anglais, Américains, Belges, voir même Japonais. Et les mêmes partisans de la France aux Français appellent à cors et à cris tous les étrangers.

..... CENSURE .....

Toutes les nations ont besoin des produits étrangers et même des êtres étrangers, pour échanger librement ces produits ou des services.

La guerre est la preuve éclatante de l'impossibilité de se suffire à soi-même.

R. S.

La Voix des Jeunes Hommes

Cahiers Idéalistes Français (Juillet). — Au chevet d'un mourant, à l'heure de la dernière et suprême épouvante, Marcel Martinet se penche, et à voix basse et forte, en un lyrisme tendre, en une fraternité prophétique, il prodigue au malheureux la plus noble des consolations.

Une critique de la Société des Nations, incisive, satirique et d'une Vérité aux contours accusés, comme tout ce qu'écrit notre cher collaborateur Ermenonville.

Un Paris nocturne de Joseph Rivière. Des pages de solide critique de René Ghil. Un Goethe Tolstoïen émouvant d'Emile Masson et un ensemble de poèmes d'une fraîcheur charmante et d'un sentiment presque schumanien de Mme Jane Hugard.

Le Carnet Critique (juillet) continue à faire pour nous un choix excellent parmi les livres qu'il faut lire. Une très remarquable étude de Georges Armand Masson sur Henri Barbusse précède les réflexions nombreuses et diverses en leurs qualités qui ont été inspirées à Charles Saunier par « la sainte Face » d'Elie Faure, à Guillot de Saix par le prince des poètes Paul Fort, à Louis Chadourne par la Renaissance de Walter Pater, à Fernand Divoire par Louis de Gonzague-Frick, à Gustave Louis Tautain par Léon Deffoux, à Gaston Ribière Carcy par Paul Margueritte. Albert Thibaudet et Louis de Gonzague-Frick nous tentent avec des œuvres qui ne sont pas à la disposition du commun des martyrs... et j'aime toujours les « intérieurs » gravés sur bois de Gabriel Belot.

Lutetia (juillet).— *L'Aurore* de Georges Saulgeot, *Les Sonneurs d'Idéal* de M. C. Poinsot. *Après* d'Henriette Sauret — une trilogie d'espoir qui fait du bien. Allons, espérons avec G. Saulgeot que voici l'aurore, avec M. C. Poinsot que le monde sera aux sonneurs d'idéal, et avec Henriette Sauret que nous vivrons, après....

Et puis des vers, des vers, des vers... Une jolie légende de G. Aubault de la Haulte Chambre ; un conte philosophique *En marge du Talmud* de L. Blumenfeld qui répare magistralement un oubli commis, je crois par Jules Lemaître, les livres, par Camille le Senne et une page de morale et de psychologie très fouillées de G. de Lacaze-Duthiers.

La Sève (juillet). — Quelques pages d'une belle et haute poésie extraites d'un prochain roman de Han Ryner. Des poèmes de Roger Savary, de Danyl-Helm, de Marcel Loumaye des proses de Marius Ainiot.

Une très belle critique du puissant roman d'Israël Zangwill, *Les Enfants du Ghetto*, par L. Blumenfeld, un essai sur l'œuvre de P. M. Romard par Georges Polti et la Revue des Idées par Waldemar George dont je louerais la sincérité, l'intelligence claire et pénétrante, et la forme excellente, même s'il ne couvrait pas de fleurs notre *Voix des Femmes*.

Waldemar George aura l'amitié de parler prochainement pour moi de la *Forge* et de la *Caravane*, parues en juillet. Je signale moi-même, dans la *Caravane*, l'article si profondément juste et qu'il a écrit à propos du baron Manfred de Richthofen, l'as des as des Allemands.

Bien que le *Mercure de France* n'ait pas précisément sa place dans le chœur de la Voix des Jeunes Hommes, je ne puis résister au plaisir de signaler l'admirable méditation — d'une fraternité sublime — de Georges Duhamel : La Possession du Monde — et par la même occasion un bien original de savoureux roman de Peladan, lequel Peladan nous avait été remémoré dans le *Mercure de France* précédent par M. Gustave Louis Tautain en une substantielle étude, et très personnelle.

L. B.

Société des amis de «LA VOIX DES FEMMES»

Je soussigné .....

.....

déclare adhérer à la Société des amis de « LA VOIX DES FEMMES » et m'inscris pour un versement annuel de .....

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris